

# « Un français parfumé. » Casanova

Gérard Lahouati

DANS **LITTÉRATURE** 2017/1 N° 185 , PAGES 9 À 23  
ÉDITIONS **ARMAND COLIN**

ISSN 0047-4800

ISBN 9782200931216

DOI 10.3917/litt.185.0009

Date de mise en ligne : 10/04/2017

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-litterature-2017-1-page-9?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Armand Colin.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# « Un français parfumé. » Casanova

## CURIOSITÉS

Casanova a été curieux de tout – des femmes, des livres et des hommes ; des idées, des plaisirs et du monde. Il a été abbé, soldat, violoniste. Par goût de la comédie autant que par nécessité, il s’est fait magicien, astrologue, alchimiste, escroc. À 30 ans, on l’a mis en prison, il s’est évadé mais n’oubliera jamais la leçon. Il s’est rêvé homme politique, peut-être pape ; il s’est improvisé financier, promoteur de loteries, manufacturier ; il a aussi été indicateur de police, imprésario de théâtre, secrétaire d’un ambassadeur. Au temps des aventures, sa vie a été un carnaval. En 1785, il a 60 ans : ce temps est révolu. Bibliothécaire du château de Dux, en Bohême, il écrit, en français le plus souvent. Mathématicien, philosophe, romancier, dramaturge, essayiste, poète, il se mesure à Voltaire. Dans son *Histoire de ma vie*, il se raconte en construisant une sorte d’utopie où la vérité est celle de l’instant, où la sexualité – pédophilie et inceste compris – est vécue sans tragédie, sauf quand le plaisir se dérobe (à Londres, avec la Charpillon, par exemple). Homme de paradoxes et de clivages, il tente de justifier ses mystifications et ses transgressions par des paralogismes désinvoltes. Libertin et amoureux, superstitieux et rationaliste, s’il a tous les appétits, son activité favorite est ce qu’il appelle joliment « l’appétence au coït » (I, p. 768<sup>1</sup>).

Fils de comédiens, ne bénéficiant donc d’aucun privilège de naissance, Casanova s’est toujours efforcé de se « faufiler dans les bonnes maisons<sup>2</sup> » et d’accéder à cette désinvolture ostentatoire des aristocrates qui le fascinaient. Depuis l’enfance, ce qu’il n’a jamais supporté, c’est l’indifférence, le silence autour de lui : il veut être regardé, écouté, admiré, aimé. Quand il a de l’argent, il ne le thésaurise pas : habits somptueux, bijoux, voitures, laquais, meilleures auberges : il a le goût du clinquant. Il jubile lorsqu’il évoque sa prodigalité d’amant : sa jouissance, c’est d’offrir à la femme aimée du plaisir, des vêtements, des repas somptueux, des livres, des instruments de musique.

---

1. Nos références à l’*Histoire de ma vie* (titre abrégé en *HMV*) renvoient à la nouvelle édition de la Bibliothèque de La Pléiade, 3 vol. 2013-2015. Nous citerons désormais cette édition, en indiquant les pages directement dans le texte, entre parenthèses.

2. Giustiniana Wynne (la « Mlle XCV » de l’*HMV*), lettre citée par James Rives Child, *Casanova*, Pauvert, 1983, p. 150.

En voyage, il a dans son portefeuille des lettres de recommandation pour les écrivains et les savants qu'il veut rencontrer ou pour des aristocrates qui pourront l'introduire dans la bonne société. Ses pratiques cabalistiques lui permettent parfois d'avoir accès à la haute aristocratie. Ses vêtements luxueux sont aussi un moyen d'accéder à d'éventuels protecteurs et il s'efforce de toujours porter l'habit qui convient à la situation. Depuis son passage à Lyon (à l'âge de 25 ans, en juin 1750), il est franc-maçon. S'il est discret sur ces activités, on sait qu'il s'est fait passer pour inspecteur général des loges et que beaucoup de ses relations appartiennent à ces réseaux maçonniques. Les théâtres (il connaît la plupart des actrices, des danseuses et des cantatrices italiennes qui se produisent en Europe), les auberges, les salons où l'on joue gros jeu, où l'on triche aussi, sont ses lieux de sociabilité.

## MÉMOIRE DES PLAISIRS

Au seuil de *Histoire de ma vie*, les trois versions successives de la préface laissent penser au lecteur qu'il va entrer dans un monde de parfums vigoureux, de senteurs troublantes, d'effluves aphrodisiaques. Casanova qui « aime ses sens comme lui-même » revendique en effet dans ces préfaces ce qu'il appelle ses « gros goûts » :

Cultiver les plaisirs de mes sens fut dans toute ma vie ma principale affaire : je n'en ai jamais eu de plus importante [...]. J'ai aimé les mets au haut goût : le pâté de macaroni fait par un bon cuisinier napolitain, l'*Ogliapotrida*, la morue de Terre-Neuve bien gluante, le gibier au fumet qui confine, et les fromages dont la perfection se manifeste quand les petits êtres qui les habitent commencent à se rendre visibles. Pour ce qui regarde les femmes, j'ai toujours trouvé que celle que j'aimais sentait bon, et plus sa transpiration était forte plus elle me semblait suave (Préface de 1797, *HMV*, vol. I [désormais : I], p. 9)).

« Goût dépravé » ? Manque de délicatesse consternant ? En riant, Casanova répond à un éventuel lecteur offusqué que « ses gros goûts » l'ont rendu heureux (Préface de 1797, I, p. 7).

En disciple de Condillac doué d'humour, il fait de ses sensations l'origine de la mémoire et donc de la possibilité du récit autobiographique :

Je sais que j'ai existé, et en étant sûr parce que j'ai senti, je sais aussi que je n'existerai plus quand j'aurai fini de sentir. S'il m'arrivera après ma mort de sentir encore, je ne douterai plus de rien ; mais je donnerai un démenti à tous ceux qui viendront me dire que je suis mort (Préface de 1797, I, p. 6).

Observateur de toutes les classes sociales, entre 1741<sup>3</sup> et 1774, Casanova a été introduit dans la plupart des cours européennes ; habitué des lieux publics et des espaces intimes, que nous dit-il des odeurs et des parfums,

ceux des femmes et des hommes, ceux des pays et des villes, ceux des palais, des auberges et des bordels ?

Bibliothécaire parfois morose du château de Dux, quand il entreprend le récit de sa vie, dans quelle mesure ces odeurs et ces parfums, réactivés par des sensations présentes, lui ont-ils permis d'accéder aux souvenirs des plaisirs perdus ?

Dans une vie et un texte qui sont une apologie de l'éphémère, de la sensualité, on imagine une mémoire olfactive qui ouvrirait la porte du souvenir. Mais avant Proust, ne serait-ce pas anachronique ? Non. Dans cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'autres ont découvert dans un parfum le fragile édifice de la mémoire. Ramond de Carbonnières (promoteur, après Rousseau, du bonheur de la marche en montagne) donne, en 1789, une analyse précise, dans un rythme déjà proustien, de cette mémoire olfactive :

Il y a je ne sais quoi dans les parfums qui réveille puissamment le souvenir du passé. Rien ne rappelle à ce point, des lieux chéris, des situations regrettées, de ces minutes dont le passage laisse d'aussi profondes traces dans le cœur, qu'elles en laissent peu dans la mémoire. L'odeur d'une violette rend à l'âme les jouissances de plusieurs printemps. Je ne sais de quels instants plus doux de ma vie le tilleul en fleur fut témoin ; mais je sentais vivement qu'il ébranlait des fibres depuis longtemps tranquilles, qu'il excitait d'un profond sommeil, des réminiscences liées à de beaux jours<sup>4</sup>.

Casanova se dit « accoutumé à n'aimer qu'avec tous [s] es sens » (III, p. 128). Lorsque la jeune blanchisseuse qu'il viole ne peut retenir ses flatulences, il rêve de rendre « odoriférantes » ces « explosions » car, précise-t-il, « un sens ne doit pas souffrir quand un autre sens jouit, et l'odorat n'est pas pour peu de choses dans les ébats de Vénus » (I, p. 589). Le lecteur de ce récit burlesque, qui se souvient de la fameuse « odor di femina » de Don Giovanni<sup>5</sup>, s'attend donc à entrer dans un monde dont la richesse olfactive lui permettra de percevoir les fragrances d'une époque abolie... Mais, dans les 3682 pages du manuscrit de l'*Histoire de ma vie*, aucun nom de parfumeur célèbre n'est cité, et les notations olfactives sont rares : on ne relève que 13 occurrences du mot « odeur », 10 du mot « parfum », une seule du verbe « parfumer » et 8 du mot « essence ». Jamais les souvenirs ne sont associés à une expérience olfactive postérieure.

## MAGIE DES PARFUMS

La première odeur évoquée est contemporaine de la naissance de la mémoire. À l'âge de huit ans et demi, enfant hébété, affligé de saignements

4. *Voyage et observations faites dans les Pyrénées*, Liège, 1792, p. 76.

5. Sur le rôle joué par Casanova dans l'élaboration du livret de *Don Giovanni*, voir Francis L. Mars, « Casanova et Don Giovanni », *Le Cerf-volant*, n° 34, avril 1961, article repris dans l'édition Bouquins de l'*Histoire de ma vie*, 1993, III, p. 1152-1156.

de nez, Giacomo est pris en charge par sa grand-mère qui fait plus confiance à une sorcière qu'aux médecins. Cette sorcière « brûle des drogues », frotte les tempes de l'enfant d'un onguent « qui exhalait une odeur suave » (I, p. 20). Si l'écrivain assure qu'il s'agissait « d'extravagances », il ne rejette pas l'idée qu'elles aient pu contribuer à sa guérison : en effet, à compter de ce jour commence le temps des souvenirs et, en moins d'un mois, Giacomo apprend à lire. Est-ce ce rituel, mi-burlesque mi-sérieux, qui a orienté sa curiosité et l'a conduit à le reproduire dans des pratiques magico-cabalistiques ?

Lorsqu'il est arrêté en juillet 1755, parmi les livres qui lui sont confisqués on note « une ample instruction sur les heures planétaires aptes à faire les parfums, et les conjurations nécessaires pour avoir le colloque avec les démons de toutes les classes » (I, p. 901). Ces fumigations qui, depuis la plus haute antiquité, ont été associées à la présence des dieux et aux rites funéraires, interviennent souvent dans les pratiques magico-burlesques de Casanova. À Césène, en quête d'un trésor auquel il ne croit pas, pour se divertir, il organise un rituel bouffon qui devait lui procurer la jouissance de la fille de la maison. Pour que la « conjuration » semble sérieuse, il fait acheter du storax, de la myrrhe. Un violent orage met un terme à la mascarade : terrorisé, le pseudo-magicien se croit victime des forces qu'il a osé conjurer (I, p. 492).

Les épisodes concernant la marquise d'Urfé illustrent l'utilisation de parfums, de fumigations dans les pratiques magiques. La marquise, qui vit dans un monde de gnomes, de sylphes et d'ondins, est le personnage le plus délirant de l'*Histoire de ma vie*. Elle est convaincue que Casanova pourra la féconder pour donner naissance à un garçon qui sera sa réincarnation. Lorsqu'en juin 1761, son pseudo-chef des Rose-croix lui envoie un domestique, l'homme est effaré :

Elle m'a regardé au travers d'un miroir, prononçant des mots que je n'ai pas pu comprendre, puis elle fit un parfum [*i. e.* une fumigation] faisant trois fois le tour de la chambre (II, p. 679).

Peu après, la marquise accueille la prétendue comtesse de Lascaris (la Corticelli, une danseuse) en brûlant devant elle de « précieuses essences » (II, p. 968<sup>6</sup>), puis elle la parfume, et quand Casanova entre en scène afin de justifier un report de l'opération décisive, il brûle des essences aromatiques qui seront agréables aux génies des planètes.

Si l'on retrouve dans cet épisode le goût ludique de Casanova pour les mises en scène carnavalesques au service d'une escroquerie, ces usages archaïques des fumigations peuvent aussi lui servir de prétexte pour imposer

6. Le manuscrit de ces chapitres a disparu après avoir été adapté en allemand (version dite Schütz) puis réécrit par Jean Laforgue. Nous citons d'après la traduction de la version allemande (voir aussi la version Laforgue, vol. II, p. 1073).

un comportement rationnel. Lorsque Mme du Rumin, enrôlée, lui demande de faire intervenir son oracle pour qu'elle retrouve sa jolie voix, les fumigations au lever du soleil sont une façon d'obliger la jeune femme à se coucher et à se lever tôt (II, p. 924).

## MAUVAISES ODEURS

Pour Casanova comme pour tous ceux qui ne souffrent pas d'anosmie, l'olfaction s'organise à partir d'une opposition entre bonnes et mauvaises odeurs<sup>7</sup>.

Lorsqu'à l'âge de 11 ans, écolier à Padoue, il se dévoue pour rester dans la chambre de Bettine, la sœur de son maître, malade de la petite vérole (variole), il note ainsi ses sensations olfactives :

Ce qui m'incommodait extrêmement, et que j'ai voulu constamment souffrir, fut sa puante transpiration. [...] Tous ses boutons pourris devenus noirs suppuraient, et infectaient l'air : personne n'y résistait excepté moi (I, p. 57).

Dans cette scène apparaît pour la première fois un capucin, représentant d'un ordre monastique caractérisé par la mauvaise odeur de ses membres. Celui-ci, « ignorant, imposteur, et puant » (I, p. 43), constitue un repoussoir pour Casanova. Beaucoup plus tard, lorsque deux autres capucins risquent de faire obstacle à ses visées sur la belle Callimène, il n'a qu'une envie : se débarrasser de ces « hommes barbus, vêtus ainsi en monstres, qui suaient à grosses gouttes et exhalaient par conséquent l'odeur la plus désagréable. » (III, p. 675).

Pour Casanova, la perception d'une mauvaise odeur est une sorte d'agression contre son intégrité physique. Lors de son séjour en Turquie, chez Bonneval Pacha, il explique pourquoi il accepte de prendre une pipe :

Quand on est en compagnie de gens qui fument, il faut absolument fumer, ou sortir, car sans cela on est forcé à s'imaginer de respirer la fumée qui sort de la bouche des autres. Cette idée, qui est fondée sur le vrai, dégoûte, et révolte (II, p. 307).

C'est moins l'odeur elle-même qui est mauvaise (un peu plus loin, il précise qu'à cette époque il aimait fumer) que cette pénétration en lui de l'haleine d'autrui. À plusieurs reprises, il se plaint ainsi de sentir l'haleine « forte » d'une femme (I, p. 441, 491) ou celle d'un rival (II, p. 335). L'odeur de l'ail, comme marque de nourriture populaire, l'indispose fortement. Une seule fois, il traite l'halitose de « bagatelle », mais c'est parce qu'il n'est pas concerné (II, p. 43).

7. Voir Françoise Tilkin, « Topographie du dégoût casanovien », dans *Casanova. Écrire à tort et à travers*, sous la direction de Raphaëlle Brin, Garnier, 2016, p. 55-68.

La passion amoureuse peut rendre insensible à une mauvaise haleine. À Soleure, dans le seul épisode qui pourrait évoquer *Les Liaisons dangereuses*, pour se venger du mépris de Casanova, la détestable Mme F. réussit à prendre la place de la charmante Mme de Roll pour une nuit d'amour avec Casanova auquel elle communique sa maladie vénérienne. Mme de Roll s'étonne : comment n'a-t-il pas remarqué que sa rivale avait « l'haleine forte », que son sexe devait être « un vilain, et puant cloaque ? » L'amant berné se justifie : « ivre d'amour », il ne s'est rendu compte de rien (II, p. 346<sup>8</sup>).

S'il craint les exhalaisons d'une chandelle qui s'éteint sans être mouchée dans une pièce fermée (I, p. 92), la prison n'est pas toujours synonyme de puanteur. Lors de sa première incarcération (au Fort Saint-André, à Venise, en 1743), il ne mentionne comme odeurs « qui empestai[en]t l'air » que celles de l'ail et du tabac des soldats logés dans l'enceinte. Enfermé sous les Plombs dans des conditions beaucoup plus pénibles, il a du mal à supporter la « pestilentielle canicule ». Lorsqu'il prépare sa première tentative d'évasion, il réussit à se fabriquer une lampe à huile et ne se plaint jamais de son odeur ; c'est son gardien qui s'écrie en entrant dans le cachot « quelle puanteur ! » On lui apporte alors des « eaux de senteur<sup>9</sup> » (I, p. 941). Lorsque le trou qu'il a creusé dans le plancher est découvert, pour le punir, ce gardien ne fait plus évacuer son baquet d'excréments : l'air en est « infecté » (I, p. 953) ; on lui sert de la viande de veau pourrie : sa puanteur l'indigne (I, p. 952). Treize ans après, il retrouve la « puanteur très incommode » d'une prison, lors d'une autre incarcération à Madrid (III, p. 469).

Dans l'univers olfactif de Casanova, les parfums forts, ambre ou musc, sont insupportables. Jeune abbé, lorsque son curé, qui le trouve trop soigné, lui fait couper subrepticement « tous les cheveux d'une oreille à l'autre », il s'indigne :

Je lui ai répondu lui citant l'exemple de cent abbés [...] qui se servaient d'une pommade ambrée qui faisait mourir les femmes en couches, tandis que la mienne qui sentait le jasmin m'attirait les compliments de toutes les compagnies où j'allais. J'ai fini par lui dire que si j'avais voulu puer je me serais fait capucin ; et qu'en cela j'étais fort fâché de ne pas pouvoir lui obéir. (I, p. 67).

Soucieux de mode, Casanova, préfère un parfum végétal, le jasmin, à celui de l'ambre<sup>10</sup> qu'il associe à des survivants d'une époque révolue. C'est le cas de la Fragoletta, une ancienne maîtresse de son père, qui « sentait l'ambre comme toute sa chambre » (I, p. 482) ; c'est aussi le cas du chevalier d'Arzigny, 90 ans, petit-maître du temps de Louis XIV :

8. La mauvaise haleine indispose ; ce n'est pas le cas de l'urine qui « n'a rien de puant » (I, p. 908).

9. On parlerait aujourd'hui de parfum d'ambiance.

10. On en ignorait alors l'origine. L'article « Ambre » de l'*Encyclopédie* reprend les hypothèses curieuses qui circulaient sur sa nature et sa provenance.

Sa propreté était extrême. Un grand bouquet à la première boutonnière de son habit composé de tubéreuse, et des jonquilles, avec une forte odeur d'ambre qui sortait de sa pommade qui tenait attachés à sa tête des cheveux postiches comme ses sourcils, et ses dents exhalaient une odeur extrêmement forte, qui ne déplaisait pas à Mme d'Urfé, mais qui m'était insupportable (II, p. 82-83).

Le vieux duc de Villars, qui utilise une pommade à l'ambre pour coller sa perruque, porte, lui aussi, un grand bouquet à la boutonnière, il est « maniéré tout dans le goût du temps de la Régence » (II, p. 395). Quand c'est un jeune officier « tout pimpant » qui utilise cet ambre, son odeur correspond à sa mauvaise éducation et à son « effronterie » (II, p. 844).

Le musc, autre parfum insupportable, est lui aussi lié à une époque révolue : la vieille et lubrique duchesse de Ruffec, qui tente de violer le jeune Casanova, est « laide, maigre et flétrie » ; elle le rebute surtout « par une puanteur de musc insupportable » (I, p. 616).

Les pommades ne sont pas les seules sources d'odeurs insupportables. À la campagne, une très mauvaise farce le plonge dans la « fange puante » d'un fossé (I, p. 466) ; à Césène, c'est la puanteur du chanvre qui rouit qu'il ne supporte pas ; il s'empresse de faire « purger l'air » avec de la poudre à canon (I, p. 489). À Amsterdam, lorsqu'il entre dans un cabaret populaire, il n'en perçoit pas le pittoresque ; tout lui répugne :

Une orgie ténébreuse dans un lieu vrai cloaque du vice, honte de la débauche la plus dégoûtante. [...] Une salle puante du mauvais tabac qu'on y fumait, d'une puanteur d'ail qui venait des rots de ceux qui dansaient, et qui se tenaient assis ayant à leur côté droit une bouteille, ou un pot de bière, et à leur gauche une hideuse garce, offraient à mes yeux, et à mes réflexions une image désolante qui me faisait voir les misères de la vie, et le degré d'avilissement où la brutalité pouvait faire descendre les plaisirs (II, p. 117).

Comme à Constantinople, respirer l'haleine d'autrui est une épreuve. Ici, associée aux divertissements populaires, à la misère et à la déchéance, elle est insupportable.

Cette phobie de l'haleine d'autrui, ce dégoût de sentir les mauvaises odeurs des corps ne sont jamais évoqués dans la sexualité en couple, en trio ou dans les parties carrées que Casanova organise. Quand c'est lui le meneur de jeu, il apprécie de faire l'amour avec deux partenaires, sœurs, cousines, amies, mère et fille, mais quand il pourrait être réduit au rôle de simple participant, la sexualité collective le révolte. À Rome, âgé de 36 ans, il refuse de participer à l'orgie sadienne organisée par Lord Talou [le vicomte Tallow]. S'il surmonte son dégoût, c'est pour se mettre en position de philosophe observateur du genre humain :

Ce que j'ai gagné dans cette infernale débauche est une plus ample connaissance de moi-même. [...] Sortant de la puante salle j'ai cru de revivre. Toutes sortes d'immondices inondaient le parquet de l'abominable théâtre. Je suis, malgré cela, allé me coucher très content d'avoir été témoin d'un spectacle

auquel je n'avais jamais vu le pareil avant ce temps-là, et auquel je n'ai jamais vu l'égal après (II, p. 636).

Casanova exprimera à nouveau sa répugnance pour l'orgie et ses odeurs lorsque Nina Bergonzi, la maîtresse cynique du comte Ricla, vice-roi de Catalogne, utilise comme un godemiché l'espion que son amant a placé auprès d'elle, avant de lui faire boire l'eau de son bidet. Casanova se montre incapable de participer à cette débauche sordide dont « la puanteur » lui « faisait mal au cœur » (III, p. 551).

Lorsqu'il se cache dans un cabinet d'aisance, en attendant l'heure du berger, ou lorsqu'il s'y rend par nécessité, les odeurs excrémentielles ne l'indisposent pas. Cette odeur est cependant fatale à ses sentiments amoureux, lorsqu'elle concerne la jeune comtesse de Bonafede. Il est jeune, elle est noble : le voici amoureux. Il se rend chez elle. Consternation : elle est misérable et vient d'utiliser son pot de chambre ; le voilà « anéanti » (I, p. 145). C'est moins l'odeur en elle-même que ses implications sociales qui provoquent une brutale dé cristallisation : il avait rêvé la jeune comtesse riche ; il découvre une réalité sordide.

Vingt et un ans plus tard, lorsqu'il voyage dans les États allemands, la seule odeur à laquelle il fait allusion est celle des excréments et elle provoque le même type de réaction qu'avec la jeune comtesse. Il est en effet choqué de voir Frédéric II, le roi de Prusse, inspecter des pots de chambre : les bras lui en tombent (III, p. 239).

En Espagne, cette odeur provoque l'ironie de l'écrivain lorsque le gros prince de la Catolica le reçoit sur sa chaise percée afin de lui donner « une marque particulière de son affection » (III, p. 438). Pour ne pas être incommodé, le visiteur prend alors une prise de tabac.

## L'AIR ET SES MIASMES

Plus dangereux que les exhalaisons des tavernes populaires ou les sécrétions des corps, « le mauvais air du mois d'août dans la campagne de Rome » (III, p. 667) peut coûter la vie au voyageur qui oserait y passer la nuit. Mais infection ne signifie pas mauvaise odeur ; c'est même l'absence d'odeur qui rend ces miasmes dangereux.

Paradoxalement, chez Casanova, la mort, les cimetières n'ont pas d'odeur. Dans l'épisode où, jeune homme, il déterre un cadavre pour lui couper un bras afin de se venger d'une mauvaise plaisanterie, il ne note aucun désagrément olfactif, aucune crainte de contagion (I, p. 467).

Si l'on peut douter de la réalité de cette mise en scène, l'épisode de la mort de Charlotte (III, p. 424-425) est confirmé par de nombreux documents. À Spa, en août 1767, le marquis della Croce, joueur forcené, perd tout ce qu'il possède. Il confie alors Charlotte, sa jeune maîtresse enceinte, à son ami

Casanova qui en est amoureux. Entre sentiments paternels et érotisme, celui-ci la conduit à Paris où il la loge chez une sage-femme. Une « fièvre chaude » n'empêche pas la jeune femme d'accoucher, en présence de Casanova, d'un garçon qui est porté aux Enfants-Trouvés. Jour et nuit, Casanova reste au chevet de la malade qui meurt au bout d'une semaine. Il ne quittera la chambre que lorsqu'on emportera le cadavre. Bouleversé, il verse encore des larmes en écrivant cette scène, vingt-cinq ans plus tard. Le lecteur s'étonne de ne pas trouver de notations olfactives dans ce récit : aucune odeur, aucun parfum, n'est associé à Charlotte vivante, aimante ; ensuite l'accouchement, la maladie, les soins du médecin, les rituels religieux au moment de la mort, la mise en bière se déroulent dans un troublant silence olfactif. Casanova n'était pourtant pas anosmique. On lui connaît même une véritable phobie olfactive, celle des rats. En prison sous les Plombs, il ne les supporte pas ; dans l'escalier qui doit le conduire dans le cabinet de Mme X, il passe cinq heures en maudissant le « maudit animal » qui lui donne une « insoutenable nausée ». Le philosophe s'étonne de cette phobie en constatant alors que le rat « n'est cependant qu'hideux et puant » (II, p. 253).

## PARFUMS MASCULINS ET FÉMININS

À une époque où, dans la haute société, les hommes peuvent être aussi soucieux de leur toilette que les femmes, Casanova évoque quelques parfums masculins – il s'agit alors de « pommade » pour les cheveux. Dans sa jeunesse, sa propre pommade sentait le jasmin ; celle avec laquelle le jeune Bavois « cultive » ses cheveux exhale un parfum très agréable que le mémorialiste ne cherche pas à définir (I, p. 566). Dans la page suivante, s'il remarque que la chambre de ce garçon « était odoriférante de pommade, et eaux de senteur », c'est parce que cela lui laisse deviner une « apparence de galanterie » alors qu'il s'attendait à trouver un dévot. Au théâtre, à Cologne au début de 1760, « les exhalaisons » de la pommade que lui a offerte Esther à Amsterdam, « embaume[nt] l'air », suscitent les compliments des jeunes officiers et attirent l'attention de la femme du bourgmestre (II, p. 239-240).

Dans le monde de Casanova, les femmes sont le plus souvent sans parfum<sup>11</sup>. Danseuses, cantatrices, aventurières, filles du peuple, marchandes, femme d'avocat, religieuses ou pensionnaires de couvents, aristocrates, prostituées de haute volée ou racoleuses, si Casanova prend soin de les individualiser, de caractériser leur physique, leur voix parfois, leur esprit

11. Dans le fameux parallèle qu'il établit entre les femmes et les livres, les parfums ne sont pas évoqués (I, p. 146). *Le Parfumeur françois* de Simon Barbe (Amsterdam, 1696) et son *Parfumeur royal* (Paris, 1699) décrivent les très nombreux parfums, eaux de senteur, pommades, poudres, gants, éventails et tabacs parfumés disponibles au début du XVIII<sup>e</sup> siècle ; pour la fin du siècle, on consultera *L'Art du parfumeur*, de D. J. Fargeau, Paris, 1801 et *Le Parfumeur impérial*, de C. F. Bertrand, Paris, 1809.

surtout, il ne nous donne aucune notation olfactive. Lorsqu'en voiture il profite d'un violent orage pour prendre une jeune mariée « à l'éteignoir », il n'associe aucune odeur à cette scène (I, p. 110-111.) Amoureux intimidé de la marquise G. à Rome, s'il mange avec un appétit féroce, il n'évoque pas la moindre émotion liée à un parfum (I, chap. X). Lors de sa rencontre avec Christine, la jolie paysanne qui lui semble une princesse déguisée, s'il s'invente une rupture avec une femme qui dépensait au moins un sequin « en pommades, et eaux de senteur » (II, p. 440), il s'agit d'une fiction. Les femmes qu'il a le plus aimées (Henriette, la Provençale éblouissante de jeunesse, de beauté et de liberté, Pauline, portugaise exilée en Angleterre) ou le plus haï (comme la Charpillon qui lui a fait souffrir l'enfer à Londres) ne lui ont, semble-t-il, laissé aucun souvenir olfactif. Lorsqu'il évoque en détail une scène d'amour, dans un jardin de la Giudecca, avec la jeune CC dont il est alors éperdument amoureux, il ne restitue aucune sensation olfactive par rapport aux lieux, aux choses, aux êtres. Plus tard, lors de la fausse couche de CC (I, p. 744-748), si les notations visuelles sont brutales (il parle d'« une boucherie »), elles ne sont pas associées à l'odorat. Aucun parfum, aucune odeur avec Mme de Groot l'Allemande (II, t. IV, chap. XI) ou avec Mme de Roll, la Suisse (II, t. V, chap. III-IV). Un portrait en blason comme celui de Mariuccia (II, p. 596-597) n'introduit aucun parfum. Lorsque Casanova offre à une femme en rupture de famille tout ce qu'il lui faut pour s'habiller, s'il pense aux robes, chemises, jupes, bas, mouchoirs, chaussures, bonnets, gants, éventail, sac à ouvrage, mantelet, bourse..., il ne s'occupe ni des pommades parfumées ni des eaux de senteur. Rosalie lui demandera « un pot de pommade et un sac à poudre » (II, p. 508). Une seule fois, il évoque la présence d'un parfumeur : à Turin, avant de conduire la très jeune Irène Rinaldi au bal, pour habiller cette fille d'un aventurier sordide, il fait venir un bijoutier, un marchand de bas, un cordonnier et un parfumeur, mais il ne donne aucune indication sur ce que ce dernier va proposer (II, p. 735). Lorsqu'il rencontre Leonilda et qu'il en tombe amoureux (sans savoir alors qu'elle est sa fille), il rappelle que ce qui le trouble dans une femme, c'est d'abord la beauté physique puis l'esprit, la finesse de sa conversation. (II, p. 607). Là non plus, le parfum n'intervient pas.

Une exception, cependant : lors de son premier tête-à-tête avec la religieuse MM, maîtresse de l'ambassadeur de France à Venise, Casanova précise qu'elle portait « entre les breloques de sa montre » un petit flacon de cristal de roche identique à celui qui était accroché à sa propre chaîne de montre. Son flacon<sup>12</sup> contient un morceau de coton imbibé d'essence de roses ; celui de la religieuse « est plein de la même essence en liqueur » faite par le roi de France (I, p. 773). Allons-nous lire une description de

12. Est-ce celui qu'il met en gage le 24 avril 1760 en Suisse ? Voir le reçu de ce dépôt, *Histoire de ma vie*, Bouquins, 1993, I, p. 291.

la fragrance de cette précieuse essence ? Casanova et la religieuse vont-ils évoquer une émotion, un trouble, devant cette similitude de goût ? Y déchiffrer un signe annonciateur de leur rencontre ? Non : Casanova évoque le prix de cette essence (« le roi de France en a fait une livre qui lui coûta dix mille écus ») et MM dit comment elle l'a reçue de l'ambassadeur. Le flacon et son essence ne sont pas des signes amoureux, des marques de sensibilité olfactive, mais des preuves de distinction, par l'appartenance à un monde où circulent des présents royaux. Il est vrai toutefois que MM est sensible aux parfums, elle a des mouchoirs « qui embaumaient l'air » (I, p. 781) ; après avoir fait éjaculer son amant, « elle purifie sa belle main avec un pot-pourri d'herbes balsamiques » (I, p. 794).

À Turin, neuf ans après le premier rendez-vous avec MM, au hasard d'une rencontre avec Agathe – une jeune danseuse « frappante », « belle taille, traits fins, air noble » –, on apprend que Casanova utilise toujours cette essence. Lorsqu'il lui tend son mouchoir pour qu'elle s'essuie le visage, la jeune fille apprécie son parfum d'essence de roses (II, p. 688). Pour le lecteur, ce parfum prend alors une sorte de pouvoir de vérité, d'incarnation du réel par la puissance suggestive d'un parfum perçu comme un petit fait vrai.

On trouve aussi des pots-pourris odoriférants, à Genève, au mois d'août 1762, dans l'une des très rares notations olfactives associées à l'érotisme : lorsque Casanova entraîne Hélène et Edvige dans un pavillon du parc Monrepos, il apprécie « l'arôme de plusieurs pots-pourris de fleurs séchées [qui] embaumaient le salon » (II, p. 992, version Schütz). Là encore, la rareté de cette notation olfactive crée un effet de réel.

## PAYS INODORES

La Venise de Casanova, si elle est un haut lieu du goût, est une ville sans odeurs. Les canaux, les rues, les places, les marchés, les palais, les maisons, les tavernes, les salles de jeu, les jardins, les gondoles n'ont pas d'odeur. On ne perçoit aucun parfum dans l'air, dans la ville, dans les îles ou sur la mer.

Au-delà de la Sérénissime, l'Italie, qui est si souvent synonyme de parfums pour les voyageurs, est, elle aussi, inodore. En excursion sur le Vésuve, en voyage en Calabre, à Florence, dans le Milanais ou sur les bords de l'Adriatique, Casanova ne note aucune odeur familière ou inconnue. Lors d'une excursion aux îles Borromées, le lecteur qui se souvient du *Parfum des îles Borromées*, le roman gracieusement désuet de René Boylesve (1898), est déçu : Casanova se contente de noter : « On y jouit d'un printemps continu, jamais il n'y fait ni chaud ni froid » (III, p. 607). Dans toute l'*Histoire de ma vie*, une seule fois Casanova évoque des parfums de fleurs :

dans la campagne de Salerne, pendant l'été de 1770, le jardin du marquis de la C... était plein de « fleurs qui embaumaient l'air » (III, p. 705).

Jeune homme, lorsqu'il s'engage dans l'armée vénitienne et embarque sur un vaisseau pour Corfou et Constantinople, il n'évoque aucun parfum (I, chap. x). La Turquie n'offre aucune odeur caractéristique, aucune fleur n'embaume le jardin de Jossouf Ali. La seule odeur évoquée est la « fragrance du tabac ». Pourtant, contre Jossouf Ali qui critique les plaisirs sensuels (« les vrais plaisirs sont ceux qui n'affectent que l'âme »), Casanova réaffirme son sensualisme (« je ne peux pas m'imaginer [...] des plaisirs dont mon âme pourrait jouir sans l'entremise de mes sens », II, p. 319).

Pendant ses séjours parisiens, aucune odeur n'est évoquée. Casanova semble totalement indifférent à la puanteur des faubourgs, à la saleté de certaines rues qui ont tant frappé le jeune Rousseau<sup>13</sup>. Le Paris de Casanova n'est pas non plus celui de Louis-Sébastien Mercier qui décrit la ville comme un cloaque où hommes et animaux croupissent. Le chroniqueur se demande même comment les habitants peuvent survivre « au milieu d'un air empoisonné de mille vapeurs putrides, parmi les boucheries, les cimetières, les hôpitaux, les égouts, les ruisseaux d'urine, les monceaux d'excréments [...] ; au milieu des parties arsenicales, sulfureuses, bitumineuses, qui s'exhalent sans cesse des ateliers<sup>14</sup>. » Dans l'*Histoire de ma vie*, les rues, les fiacres, les théâtres, les appartements n'ont pas d'odeur. Alors qu'il est d'usage de leur attribuer les pires puanteurs, les châteaux de Fontainebleau et de Versailles sont d'une totale neutralité olfactive. Si Casanova appréciait Montaigne, il ne partageait donc pas son jugement olfactif :

Ces belles villes, Venise et Paris, altèrent la faveur que je leur porte, par l'aigre senteur, l'une de son marais, l'autre de sa boue<sup>15</sup>.

Lorsqu'il raconte ses mésaventures en Angleterre, s'il écrit que ce pays est différent « en tout », Casanova n'évoque aucun parfum, aucune odeur spécifique. Nous apprenons simplement qu'il porte parmi ses breloques un flacon d'eau de soie qui lui permet de faire revenir la jeune Sara d'un malaise (III, p. 171)<sup>16</sup>. Dans ses pérégrinations allemandes, la seule odeur évoquée est, nous l'avons dit, celle du pot de chambre qui met Frédéric II en colère. En Courlande, à Riga, en Russie ou en Pologne, l'exotisme olfactif n'est décidément pas son objet : s'il évoque des plats, il ne nous dit rien des odeurs ni des parfums. Lorsqu'il arrive à Madrid, il souligne que l'air y « est mauvais pour tous les étrangers parce que pur, et subtil il n'est bon que pour les Espagnols [...] sujets aux passions, et aux désirs aussi vifs que

13. « En entrant dans le faubourg St Marceau je ne vis que de petites rues sales et puantes, de vilaines maisons noires, l'air de la malpropreté. » *Confessions*, Pléiade, p. 158.

14. *Tableau de Paris*, I, chap. XLIV, éd. établie sous la direction de Jean-Claude Bonnet, Mercure de France, 1994, p. 122. Voir aussi les chapitres XL-XLIII.

15. *Essais*, I, LV, « Des senteurs », Pléiade, 1962, p. 302.

16. *L'Encyclopédie* nous dit qu'il s'agit d'un composé « d'alkali volatil et d'huile empyreumatique de soie » aux « vertus médicamenteuses réelles et très énergiques ».

l'air qu'ils respirent » (III, p. 439). Ses amours avec Donna Ignazia illustrent bientôt cette vivacité, sans aucune référence à des parfums. Casanova note seulement les efforts du gouvernement pour améliorer l'hygiène et la propreté de la ville :

Le Roi avait fait venir de Naples [l'architecte Sabatini] pour rendre Madrid propre, tandis qu'avant son arrivée c'était la ville la plus sale, et la plus puante de tout l'univers. Sabatini avait fait des égouts et de [*sic*] conduits souterrains, et avait fait faire des latrines dans quatorze mille maisons (III, p. 445).

S'il évoque quelques particularités, s'il fréquente les corridas et se dépêche d'apprendre le fandango, il ne fait allusion à aucune odeur caractéristique de ce pays. Il signale incidemment que, réfugié chez le peintre Mengs pour échapper à une arrestation, celui-ci lui fournit « eau de senteur, et poudre à la maréchale. » (III, p. 468).

## DÉSINVOLTURE ?

Doit-on conclure de cette rareté des références aux parfums dans *l'Histoire de ma vie* que Casanova pratique une sorte de désinvolture olfactive ? Dans ses réflexions sur les principes de la physiologie où il distingue trois instincts (la faim, la reproduction et la vengeance), il ne fait aucune place à l'olfaction (I, p. 768). Il est homme de goût plus que d'odorat. De passage à Sorrente, s'il note la qualité de l'air, c'est pour préciser qu'il « ne laisse jamais sans appétit ceux qui y habitent » et que tout est exquis dans ce pays « herbages, laitages [...], glaces au citron, au café, et des fromages à la crème dont rien ne peut être imaginé de plus délicat » (III, p. 683-684).

S'il est toujours sensible à la beauté, celle-ci est d'ordre visuel<sup>17</sup> ou tactile, parfois auditif (il connaît le trouble provoqué par une belle voix), jamais olfactif. Dans la rencontre avec une femme, c'est d'abord le regard qui est en jeu, ensuite la parole, la conversation et, quand tout va bien, le toucher. Il n'y a pas de jouissance érotique olfactive. Lorsqu'il réfléchit à son amour naissant pour Leonilda, il se livre à l'une de ses « incartades » philosophiques et constate que l'amour naît des « sens, qui tous le tact excepté logent dans la tête » (III, p. 778). Inclut-il l'odorat dans ces sources du sentiment amoureux ? Non : « c'est la physionomie qui exerce sur lui tout le prestige de l'amour » (*ibid.*).

Lorsqu'il parle de fleurs, Casanova n'évoque qu'exceptionnellement un parfum. Ses fleurs sont brodées ou imprimées sur des tissus, peintes sur porcelaines, sculptées sur des boiseries. Elles sont surtout métaphoriques : il s'agit alors de la virginité d'une jeune fille dont il veut « s'emparer », fleur

17. Il déclare en essayant d'analyser cette beauté : « Si ma vue pouvait parler, elle en parlerait plus savamment que moi » (II, p. 379).

qui devient « détestable » quand elle lui échappe<sup>18</sup>. Il s'agit aussi de la « fleur de l'âge » qu'on admire chez une femme, qu'on regrette quand sa propre jeunesse n'est plus qu'un souvenir que l'écriture permet de réenchanter.

À Corfou, amoureux de Mme F, il raconte comment il réussit à obtenir une longue mèche de ses cheveux dont il coupe une partie en « morceaux très menus » pour les incorporer dans des dragées faites d'une pâte mêlée d'« essences d'ambre, d'angélique, de vanille, d'alkermes et de styrax » (I, p. 376). Ce récit semble emblématique de son rapport aux essences parfumées : les parfums sont des saveurs. Sans jamais évoquer le parfum de Mme F. (et sans croire aux philtres amoureux, précise-t-il), « en mangeant quelque chose qui était elle », il jouissait (I, p. 377).

De façon inattendue, à l'occasion d'une réflexion sur la situation politique de la France au moment de l'écriture du manuscrit (ici, en 1790/91), des notations olfactives interviennent :

L'Assemblée nationale fera tout ce qu'elle voudra malgré la noblesse, et le clergé, parce qu'elle [a] à son service le peuple effréné aveugle exécuteur de ses ordres. [...] Tout ce que je sais est que la puanteur du soufre est mortelle, et que la vanille est un poison (I, p. 1063).

Si l'on comprend la répulsion pour le soufre, on s'interroge sur cette toxicité de la vanille. Dans l'article « Vanille » de l'*Encyclopédie*, Jaucourt vante au contraire ses qualités olfactives, gustatives et médicinales. Il n'en excepte qu'une variété, « la pompona », à l'odeur plus forte, mais moins agréable ; elle donne des maux de tête, des vapeurs, et des suffocations », écrit-il, avant d'ajouter : On s'en servait autrefois pour parfumer le tabac ; mais les parfums ont passé de mode, ils ne causent à présent que des vapeurs (*Encyclopédie*, t. XVI, 1765).

Et cela confirme que, dans les années 1760, l'usage des parfums forts appartenait bien à la génération précédente.

On peut peut-être expliquer le faible rôle que jouent les parfums dans le monde de Casanova par un usage intense du tabac à priser qui était lui-même parfumé. Dans la haute société, les hommes et les femmes l'utilisent également. Avec les vêtements, les tabatières sont un marqueur social très fort. Elles constituent un mode de rétribution qui, contrairement à l'argent, n'implique pas une relation d'employeur à employé. À Venise, le prince de Waldeck donne une tabatière en or à Casanova qui a publié un sonnet en l'honneur de la Tintoretta, la maîtresse du prince ; à Naples, c'est la duchesse de Bovino qui l'honore d'une tabatière d'écaille blonde avec arabesques d'or ; à Rome, le cardinal SC lui offre de l'excellent tabac de La Havane dans une tabatière d'or émaillé (« le tabac était bon ; mais l'accessoire

18. En faisant allusion à Jean-Jacques Rousseau, le prince de Ligne, qui a lu le manuscrit de l'*Histoire de ma vie*, écrit à Casanova : « J'aime mieux le Jacques qui n'est pas un Jean. Car vous êtes gai, il est atrabilaire. [...] Vous avez cueilli 30 roses de la virginité ; il n'a cueilli que de la pervenche » (*HMV*, III, p. 943-944).

était meilleur » note Casanova). Celle que lui fait remettre de Bernis par MM dissimule deux portraits de la religieuse, l'un en habit, l'autre nue. En Allemagne, l'électeur de Cologne lui fait présent de son portrait sur une tabatière d'or ; lorsque, plus tard, l'abbé d'Einsiedeln la voit, Casanova sait que cela augmentait « de plus en plus l'idée qu'il avait conçue de mon personnage » (II, p. 282). Pour éblouir, Casanova montre ses tabatières ; il en offre, ornées de son portrait ou non. Dans un salon ou à table, elles circulent, et l'on sait apprécier leur qualité et leur contenu. On peut penser que, pour les hommes comme pour les femmes, l'habitude de priser du tabac, souvent parfumé, devait émousser la sensibilité aux autres parfums.

Si, chez l'écrivain Casanova, les parfums ne jouent aucun rôle mémoriel, c'est peut-être parce qu'il écrivait à partir de ses « capitulaires » (ses journaux). Le souvenir, étant noté, ne nécessite pas de réactivation par une sensation ; l'écriture n'est pas le résultat d'un effort pour faire remonter à la conscience un monde oublié (comme chez Proust), elle est une mise en scène théâtralisée, dialoguée, costumée, d'un passé qui ne semble pas menacé par l'oubli. Ce théâtre nous permet d'entendre des voix, de voir des visages, des costumes, des gestes, mais pas de percevoir des parfums. Le plus étrange, c'est que le texte de l'*Histoire de ma vie* donne pourtant à ses lecteurs l'illusion d'entrer dans un monde de parfums, comme si le nom même de Casanova était celui d'un parfum porteur de notre nostalgie. Alain Corbin parle ainsi de « la fascination » du Vénitien pour les parfums<sup>19</sup>. Si d'autres lecteurs évoquent à propos de l'*Histoire de ma vie* des parfums d'alcôves, l'odeur suave d'une femme aimée, celle des embruns iodés de la lagune<sup>20</sup>, est-ce parce que nous plaquons inconsciemment sur ce texte nos propres modes de perception ? Une femme, un jardin, une maison, la mer, Venise, l'Italie, la Provence..., dans l'imaginaire d'aujourd'hui, ce sont des parfums.

N'est-ce pas aussi parce que Casanova utilisait, comme il le dit joliment d'un aristocrate polonais, un « français parfumé » (III, p. 308)<sup>21</sup> ?

19. *Le Miasme et la jonquille*, Flammarion, col. « Champs », 2008, p. 68.

20. Voir le bel article de Marine Ganofsky, « À la faveur de la nuit. Figures féminines de la nuit dans l'*Histoire de ma vie* », à paraître dans *Casanova, « Écrire à tort et à travers »*, sous la dir. de Raphaëlle Brin, Garnier, 2016, p. 69-84.

21. Pour une analyse des caractéristiques de la langue de Casanova, voir M.-F. Luna, « La Langue de Casanova dans l'*Histoire de ma vie* », *HMV, Pléiade*, I, p. 1151-1164.